

Basile Galais Les sables

roman

ACTES SUD



Ce texte a bénéficié d'une résidence d'écriture au château Hagen au travers du dispositif d'aide à la création littéraire engagé par la Maison du Livre de la Nouvelle-Calédonie et la direction de la Culture, de la Jeunesse et des Sports de la province Sud.

Photographie de couverture : © Philippe de Gobert

© ACTES SUD, 2022
ISBN 978-2-330-16934-3

BASILE GALAIS

Les Sables

roman

ACTES SUD

LA ZONE

Il avançait comme le spectre d'un lieu hanté. Il était l'ombre de la zone, l'enfant d'un hors-champ.

Les lampadaires se déplaient dans la brume, de grands cônes de lumière jaune qui s'évaporaient dans le noir. Les allées étaient désertes, quelques emballages volaient le long du trottoir. Au loin, la myriade de lumières du complexe éblouissait la nuit. Un souffle grondait, s'arrêtait puis recommençait. La flamme emplissait le ciel, une lumière vacillante apparaissait sur son visage puis le noir s'emparait de nouveau des formes. C'était un immense crachat de feu qui s'échappait des cheminées et cela lui semblait la plus belle chose qui soit. Ces quelques mètres de combustion le bouleversaient depuis toujours.

Marlo était né là. La zone était déjà abandonnée à l'époque, supplantée par le complexe qui venait de s'établir. Son père l'avait imprégné de sa méfiance face à ce monstre rutilant qui l'avait poussé à passer ses journées dans le canapé du salon, vêtu de son éternel jogging maculé de taches de gras, il s'enfilait son premier whisky à quatorze heures, jamais avant. C'est la faute au complexe, il disait. Le doigt de Marlo aussi, c'était la faute au complexe, cette protubérance qui s'échappait de son auriculaire

droit, cette petite monstruosité qui se faisait l'écho des cheminées cracheuses de feu et des cuves chromées dont les reflets déformaient l'espace alentour. Tous les médecins qu'il avait consultés s'étaient tus en la voyant, comme s'il n'y avait là rien à redire, ils avaient simplement échangé un regard entendu, les hommes en blouse blanche et ses parents.

Il avait grandi entouré par la haine du complexe, une haine qui se développait proportionnellement à sa protubérance, une croissance lente et inexorable. Pourtant, depuis qu'il avait sept ans il sortait chaque soir par la fenêtre de sa chambre pour aller admirer les machines qui s'y activaient la nuit. Un grouillement de lumières et de sons, c'était l'atmosphère dans laquelle il s'était construit. Il se demandait si c'était dû à son petit doigt, cette fascination pour les géants mécaniques.

Il errait comme chaque nuit, porté par les souffles qui s'échappaient des cheminées du port. Les barbelés brillaient dans l'éclat fugitif des flammes. Au loin, les lumières de la Cité vibraient. L'air était lourd et saturé d'une odeur qui lui piquait la gorge et les yeux. Ses pas résonnaient un instant dans la nuit avant de se fondre dans le murmure des machines. Il y avait quelque chose d'organique dans ce ballet de lumières et de sons, quelque chose qui lui faisait considérer le complexe comme une créature vivante, avec ses râles, ses grognements et son pouls battant la mesure.

Il longeait la clôture, enveloppé par cette étrange harmonie, lorsqu'un mouvement rompit le calme. À une centaine de mètres devant lui, au niveau de la guérite marquant l'entrée du complexe, un projecteur découpait nettement les silhouettes qui se

contorsionnaient dans la nuit. Un jeune homme aux cheveux longs se débattait face à deux colosses en costume noir. Il s'agrippait de toutes ses forces à un caméscope que les deux hommes tentaient de lui extirper. Le jean du jeune chevelu qui se tortillait dans tous les sens avait glissé au niveau de ses genoux et son tee-shirt commençait à partir en lambeaux dans la lutte. Les colosses, avec leurs crânes luisants, prenaient nettement le dessus.

Ils parvinrent enfin à le maîtriser et se dirigeaient vers l'intérieur du complexe quand le jeune homme se mit à hurler dans la direction de Marlo *99.9 la parole du loup qui dort, 99.9 rien ne stoppe les flux invisibles, 99.9 le pouvoir n'a pas de prise sur le vide !* Il avait la voix d'un possédé, on aurait dit un fou en plein délire, un prophète déclamant une litanie. Les hommes en costume se retournèrent et balayèrent l'obscurité du regard. Marlo se plaqua au grillage, le souffle court. Il entendit le captif se contorsionner dans un ultime effort et crier *99.9 !* Son cœur était à deux doigts de lui exploser le thorax. Quand il se dégagea du grillage pour jeter un œil à la scène, les trois silhouettes avaient disparu. Il ne restait qu'une tache de lumière, vide.

Lorsqu'il arriva à la bicoque, l'horizon commençait déjà à bleuir. Le rideau de sa chambre oscillait dans le vent qui s'engouffrait par la fenêtre entrouverte, de la fumée s'échappait par la grille d'aération, une flaque reflétait un morceau de lune. Il aperçut la silhouette de son frère endormi, il l'observa quelques instants, détaillant ce visage qui aurait pu être le sien, cette peau translucide qui ne pouvait voir le jour sans brûlure, et ces yeux, derrière les paupières closes, qu'il savait azurins.

Il trouvait toujours étrange de pouvoir contempler son double exact, il ne s'était jamais habitué à cette sensation paradoxale, cette façon qu'il avait de se retrouver dans l'autre sans jamais parvenir à s'y reconnaître totalement. Son jumeau dormait paisiblement. Une douleur aiguë irradiant l'extrémité de sa main le sortit de sa rêverie. Il enjamba la fenêtre sans bruit, se glissa dans les draps glacés et aperçut son doigt ; la protubérance était violine. Ça, il était le seul à l'avoir.

Un jour, alors que les vieux barbus grisonnants s'étaient regroupés dans le salon, comme ils faisaient quelquefois, parlant fort et crachant leur haine envers le complexe, le plus en verve, un gros à la moustache drue qui sentait le rance, l'avait saisi par les aisselles et brandi devant les autres comme un trophée de chasse, exposant son petit doigt aux regards ébahis de ses camarades. Son père ne l'avait pas supporté et ils s'étaient battus dans le salon, mettant tout sens dessus dessous. Les objets avaient valdingué, l'ancienne table basse en verre s'était brisée. Tout s'était terminé quand sa mère était sortie de la cuisine et avait hurlé. Le gros moustachu, son père et les autres qui braillaient autour s'étaient arrêtés net. C'était sa force, à sa mère, elle ne disait jamais rien, elle faisait tout, et de temps en temps elle hurlait. Il y avait en elle un feu qui par instants jaillissait, autrement, il restait tout entier contenu dans sa chevelure cuivrée. Marlo s'était tenu là, le gros moustachu et les autres s'étaient tirés en vitesse et son père s'était affalé dans le canapé l'air hagard. Il avait du sang déjà sec sur la lèvre inférieure et sous la narine droite. Depuis, les barbus grisonnants n'avaient pas reparu si ce n'est au détour d'un

article dans la presse locale décrivant une énième tentative de blocage du complexe par un groupe de récalcitrants, et son père n'avait plus décollé son derche du canapé. Marlo s'était senti responsable de cette déchéance, il avait appuyé tous les jours sur son petit doigt pour que la protubérance disparaisse, cette petite excroissance qui semblait la cause de tous les maux.

La radio tournait à plein tube quand il se réveilla. Les voix du monde pénétraient sa chambre, celle d'un chroniqueur à la diction saccadée, celles d'hommes en colère, de femmes éplorées, d'enfants en détresse ; des tonalités et des langues qui lui emplissaient l'esprit d'images mentales variées, un désert à perte de vue, des visages mats enturbannés, de grands tissus dans le vent, des kalachnikovs. Le lit de son frère était vide, le salon aussi. La radio diffusait pour les objets, le canapé défoncé par le cul de son père qui s'y enfonçait chaque jour, le poste télé à l'écran bombé, le papier peint crasseux qui se décollait en lambeaux, les semblants de plantes que sa mère s'entêtait à conserver bien qu'elles soient toutes à moitié mortes, le tapis à poils qui abritait des années de poussière, une guirlande cramée pendue à la bibliothèque, les quelques livres jaunis qu'elle contenait, les sacs poubelles remplis de bouchons en plastique que Marlo collectait. C'était la première fois qu'il voyait ces objets isolément et cela lui parut bizarre. Il prit alors conscience de l'absence de ses parents, de l'absence de son frère. Il s'approcha de la fenêtre de la cuisine donnant sur la zone et l'ouvrit.

L'odeur avait quelque chose d'iodé, un parfum qui se déposait sur la peau. Des cristaux de sel

constellaient le montant de la fenêtre. Une lumière étrange éclairait les ensembles de béton et de tôle. Les plantes grimpantes continuaient d'envahir les surfaces ; on disait de certaines espèces qu'elles avaient la force de briser des carreaux. Les structures des silos se découpaient à contre-jour, le quai jonché d'éclats de verre scintillait.

Un courant d'air traversa la pièce, portant avec lui l'atmosphère suspendue de la zone. La radio tournait toujours. Il était question d'un martyr, d'une vengeance prochaine et d'une foule qui se piétinait et s'automutilait dans sa procession. Ça braillait à travers le poste dans une langue inconnue, il y avait de l'exaltation, du désespoir bruyant. Ici, c'était vide, Marlo était seul. Pourquoi ne parlait-on que du bruit ? Il sentait son monde se rétrécir dans les cris qui s'échappaient du poste. Il alluma la télé, l'image hésita un instant puis une foule vue du ciel apparut, matérialisant la plainte qui s'échappait de la radio. Une journaliste blonde au teint clair dit *Le Guide est mort*. Marlo sentit une bouffée d'angoisse monter. Un élanement sourd parcourait son petit doigt, la malformation semblait plus grosse et plus violette que la veille. Il se dirigea vers la porte et sortit dans la zone.

Une lumière diaphane imprégnait l'espace d'une sorte de transparence. Il longea le quai désert, passa devant les docks aux verrières brisées par la végétation hargneuse. Des grillages et des panneaux d'interdiction en barraient l'entrée, le maillage métallique crevé en plusieurs endroits découvrait des restes de squats à l'intérieur des enceintes. Les nomades qui habitaient ces lieux précaires avaient disparu. Il sentait l'angoisse le coloniser lentement.

Ses pas sonnaient creux, comme si l'esplanade avait perdu sa consistance. Il continua d'avancer, se dirigeant instinctivement vers le complexe. Devant lui, il aperçut le seau, la flasque cabossée et la boîte de plombs du vieux pêcheur posés sur la bitte rouillée. Il avait beau le voir chaque jour, ils ne s'étaient jamais adressé la parole, le vieil homme semblait vivre retranché en lui-même. Il s'approcha, s'attendant à deviner la silhouette en contrebas, penchée sur les eaux, mais il n'y trouva personne. Le pêcheur n'était plus là.

Il se mit à marcher de plus en plus vite. La lumière irréelle, la sensation d'être pris en étau, la disparition de ses parents, de son frère, la disparition de toute présence humaine ; il n'arrivait pas à appréhender les choses, tout était différent. Sa marche se transforma en course, une course effrénée qui se voulait oubli, fuite, réveil. Mais rien, rien qu'un souffle haletant, une sueur froide et l'inconnu. Marlo était seul, perdu dans l'ombre d'un cauchemar.

Il arriva au niveau de la guérite, l'endroit même où, la veille, il avait assisté à l'altercation entre les types en costume et le jeune chevelu. Là où trônait la vieille bâtisse en dur, au bout de la digue reliant la zone à la Cité, il n'y avait plus rien, rien hormis la mer. Marlo crut que ses veines allaient éclater sous la pression, son sang battait ses tempes et des acouphènes lui martelaient les oreilles. Il s'approcha, les jambes en coton. Une béance crevassait l'esplanade. La jetée avait disparu, la guérite avec. Les contours de la Cité s'étaient évaporés. La zone était devenue une île à la dérive.

Il ne restait que l'océan, immense.

LA CITÉ

ESTER

C'est un jour neutre. Le paysage portuaire se dilue dans l'atmosphère sans contraste. Un vent léger menace de forcir. La mer grise est froissée par le clapot. La ville est muette et figée, pas une présence ne s'en extrait hormis quelques feuilles qui volent. Seuls les goélands rompent le calme, ils gueulent et tournoient dans le ciel laiteux.

Ils ont certainement tous reçu le même e-mail une semaine auparavant, sinon ils ne seraient pas là à se jauger, ne sachant pas vraiment quel désir les a poussés jusqu'ici. La curiosité, ou autre chose peut-être. Le silence de la Cité qui s'étend et l'absence de contours auxquels se rattacher instillent une certaine méfiance au sein du groupe qui petit à petit s'étoffe de nouveaux membres. Ils sont tous vêtus de noir. Rien de tel n'était mentionné dans le courriel qu'ils ont reçu. Pourquoi donc cette connivence austère ? Ce hasard qui ne semble pas en être un fait grandir le soupçon, des yeux anxieux se croisent et s'évitent.

Une corne de brume résonne au loin. Le silence se réinstalle, les goélands sont partis à l'assaut du bateau encore masqué par la digue. Plus personne n'arrive, le groupe semble complet. Les regards sont

devenus des coups d'œil hâtifs accompagnés de gestes nerveux. Une berline noire aux vitres fumées s'approche et se gare à quelques mètres du groupe. Un chauffeur en costume en sort, contourne la voiture par l'arrière et ouvre la portière. Un homme tout de blanc vêtu apparaît. L'attention du groupe est désormais tournée vers lui. Elle remarque immédiatement ses yeux, ils sont gris.

Ester ne s'attendait pas à ça. Elle a pris sa valisette, elle déteste ne pas avoir ses affaires à portée de main. Quand l'homme au complet blanc a annoncé que le centre de recherches n'était atteignable que par bateau elle a failli s'effondrer. L'ambiance avait été suffisamment pesante jusque-là, avec tous ces inconnus qui se regardaient de biais. Elle avait d'emblée flairé qu'il s'agissait d'intellects supérieurs, ça se sentait à la manière qu'ils avaient tous de rouler des yeux.

Elle est seule dans sa cabine et n'en revient toujours pas. Le courriel ne stipulait aucune information précise quant au voyage, seulement des propos vagues et allusifs, des tournures presque poétiques qui ont piqué sa curiosité. Il y était question d'une île déserte, d'un espace où déployer des perceptions nouvelles, une pensée neuve ; ce genre d'élucubrations. Sa vie dans la Cité tournait un peu à vide alors elle s'est dit pourquoi pas. Sa cabine est spacieuse. Elle est assise sur le lit et se sent rassurée, elle se faisait une image bien plus spartiate du voyage en mer. Dans la chambre tout est doux et tamisé. Il y a une odeur fraîche de propreté qui ne semble pas artificielle. Une grande baie vitrée est masquée par un store. Elle se lève et fait glisser les lames sur le rail. Dehors, le paysage défile à toute allure. Elle vacille et manque de tomber en arrière.

Elle se rattrape in extremis à l'encadrement de la fenêtre. Elle ne pensait pas qu'un bateau pouvait filer à une telle allure sur l'eau, ou plutôt au-dessus de l'eau ; rien ne bouge sous ses pieds. Elle essaie de reprendre ses esprits. La mer continue de défiler, il y a quelque chose d'envoûtant dans cette course. Elle finit par s'apaiser dans la contemplation du paysage qui devient abstrait ; un flux de formes indistinctes dans lequel elle se coule. Elle paraît désormais absente, debout face à la baie vitrée. Elle a les yeux mi-clos et la bouche entrouverte. Un son sec et répétitif ponctue sa méditation. Il se fait de plus en plus proche. Quelqu'un frappe à la porte.

Ester l'avait immédiatement remarqué, l'isolant du reste des individus. Il n'avait pas le même comportement ; quand tous les autres, par leurs regards en biais et leurs tics nerveux, avaient manifesté les symptômes évidents d'une phobie sociale caractéristique d'une précocité intellectuelle, lui était resté calme, absorbé par sa contemplation qui semblait l'emmener vers un horizon vague. Il se tient devant elle et la fixe de cet air à la fois détaché et intense qui l'a tout de suite interpellée. Le regard de l'homme fuit par-dessus son épaule de temps à autre, comme s'il cherchait à voir quelque chose derrière elle, dans la chambre.

— Vous avez jeté un œil par la fenêtre ?

— Oui, c'est un peu flippant, et beau en même temps. J'ai failli tomber en ouvrant le store.

— J'arrive pas à réfléchir, je voudrais pourtant, mais impossible. J'arrive pas y croire.

— Tout est si calme. Avant de vous ouvrir, je ne savais pas trop si je rêvais ou pas. Ce bateau est incroyable, on dirait qu'on ne touche pas l'eau.

— Je voulais parler du paysage.

— Je ne rêve pas ?

— Non, je ne crois pas.

— Vous avez visité ?

Ils marchent dans les coursives du bateau. Les portes sont numérotées, comme dans un hôtel, le sol est recouvert d'une fine moquette beige, les murs ponctués de tableaux et de lampes à la lumière tamisée. Ester a l'impression d'avoir déjà foulé ce type de couloirs avec ce type de tableaux et de lampes accrochés aux murs. Elle le suit. Il a l'air tout aussi attentif qu'elle aux détails. Ils avancent en silence. Au bout de l'enfilade, ils gravissent quelques marches qui débouchent sur un espace plus large. C'est une pièce ovale entièrement vitrée qui offre une vue panoramique sur l'océan. Des appareils électroniques clignotent sur des consoles. Ester est de nouveau prise d'un vertige. Elle s'arrête un instant et s'appuie contre le mur. L'homme s'est avancé au centre de l'espace, son regard vague se porte au travers des vitres, emplí de cette perplexité qui ne l'a pas quitté depuis qu'elle l'a rencontré, quelques minutes plus tôt. Elle l'observe, seul au milieu de cette pièce vide, cerné par l'océan qui se déroule, immense.

Le carton disposé dans sa cabine mentionnait un rendez-vous sur le Roof I à dix-neuf heures. Le nombre de fauteuils correspond exactement au nombre de personnes convoquées. Devant chaque siège, un dossier à couverture blanche est disposé sur la table. Les gens qui étaient sur le port le matin même prennent place. L'homme au complet blanc les accueille, un semblant de sourire au coin de l'œil. Ils ont tous remarqué le dossier, personne n'ose l'ouvrir. Un petit homme aux cheveux ras et

aux yeux globuleux a l'air particulièrement nerveux. L'homme au complet blanc commence à parler, il évoque une clause de confidentialité à signer impérativement. Ester observe les faces blêmes qui l'entourent, elle s'attarde sur le visage du petit homme, avec ses yeux grossis par les verres de ses lunettes, un visage d'enfant se dit-elle. L'homme en blanc continue son discours dans ce langage stéréotypé qui sied bien au décor – Il est vivement conseillé de consulter le dossier qui sera à rendre avant l'acostage, paraphé et signé. L'île devrait se dessiner à l'horizon demain matin. Le mail et les pièces jointes spécifiques qui vous ont été envoyés à chacun seront l'unique base sur laquelle commencer le travail. Les directions de recherche et les modalités seront à définir par chacun en fonction de son approche personnelle. Les travaux interdisciplinaires sont bien évidemment encouragés et adviendront naturellement. Ce qui nous intéresse ici, c'est vos perceptions, vos sensibilités. Une rumeur monte de la table. Toutes ces personnes qui ne s'étaient pas adressé la parole commencent à chuchoter puis à parler, prises d'une vigueur jusque-là insoupçonnée. La raison de ce voyage est toujours aussi floue, et cela ne lui déplaît pas. Ester dévisage les membres du groupe avec un léger dégoût. Il est le seul à se tenir à l'écart, indifférent à cette fièvre soudaine. Il paraît absorbé par ce qui se passe derrière les fenêtres. Elle le trouve beau, avec son regard vague. La nuit s'étend derrière les vitres du Roof I, noire et sans lune. L'homme en blanc salue l'assemblée et se retire. Les membres du groupe se lèvent dans un murmure insupportable. Elle ne bouge pas, lui non plus.

Seul le souffle de l'homme perce le silence de la cabine. Ester le regarde. Les draps forment un ensemble de plis et de surfaces qui se lovent sur les contours de son corps endormi, son visage est serein. Tout est limpide dans ce paysage de coton. Ils ne se sont pas vraiment parlé, le jeu de séduction n'a pas eu lieu, seulement des regards prolongés par le silence. Elle ne sait plus bien qui a brisé la distance, cet espace qui habituellement se rompt par les mots, par une avance, un sous-entendu qui suspend la pudeur et amène le premier contact. Il n'y a eu que l'intensité des regards, sans détour, une espèce de sincérité qui n'existe pas dans son souvenir, dans ses expériences passées. Des corps sans les mots. Elle sent encore le désir frémir sur sa peau. La main ferme et tendre dans le pli de l'aine. Des rais de lumière filtrent par les lames du store et se déforment dans les sillons des draps. Un faisceau traverse le visage de l'homme endormi, elle s'approche et lèche la peau irradiée de lumière.

Ils sont tous sur le Roof I. Un air cérémoniel entoure les silhouettes à mesure que le paysage se précise, un fond de méfiance flotte sur les visages. Une mince bande de terre se dessine à travers les baies panoramiques, elle semble léviter au-dessus de l'eau, comme privée d'ancrage. L'air est frais et sans odeur. Doucement, des formes émergent et des contours se dessinent. Des lignes de béton accompagnées de bittes d'amarrage plantées à égale distance s'étendent. Derrière, des dunes cuivrées ondulent dans la brume matinale. Les masses de sable progressent sur ce qui n'est autre que les vestiges d'un port industriel.

L'aperçu lointain lui laisse une impression étrange, un mouvement dans lequel aucune image n'est

saisissable. Le paysage lui donne le vertige autant qu'il l'inquiète. Elle se détourne et cherche l'homme au regard vague. Pour la première fois, son visage n'exprime pas cette espèce d'absence, il est anxieux, ou concentré peut-être. Elle revient à l'horizon et aperçoit un point fixe dans l'indistinction générale, une tache de lumière comme un reflet sur une toiture. Elle plisse les yeux et croit deviner une forme dans la chaleur qui ondoie. Une silhouette fait le guet à côté d'une ruine. On dirait un enfant.

La ville est secouée. C'est sonore. Rien ne bouge. Seuls les stores des commerces se gonflent et se dégonflent. Les sifflements, les souffles plus rauques et les claquements créent un drôle de vacarme, presque harmonieux. Les piétons qui occupent les trottoirs se déportent en faisant une série de petits pas chassés à chaque rafale. D'autres semblent vouloir se prémunir de tels écarts en adoptant une démarche étrange, ils avancent penchés, le corps obliquant du côté d'où proviennent les bourrasques. C'est une chorégraphie inédite qui se joue entre les immeubles droits. Le ciel s'abaisse puis remonte sous les grains qui se succèdent.

Ester avance dans ce maelstrom qui lui paraît tout intérieur, elle ne saurait dire pourquoi, c'est comme si, depuis son séjour sur l'île, sa peau était devenue poreuse, qu'entre elle et le monde la frontière s'était dissoute. Devant, à l'abri de l'un de ces blocs de béton immuables, une femme enveloppée de châles est entourée de pigeons. Un voile recouvre ses yeux. Ester se dit qu'elle est certainement aveugle. Lorsqu'elle arrive à son niveau, la femme lève la tête et son regard jusque-là absent la fixe.

— Il faut écouter les oiseaux, ils voient, ils voient les vérités qui se fourvoient, les mensonges qui pul-lulent, les visions et les croyances, ils tournoient au-dessus des hommes. Il n’y a rien à voir sur les surfaces, rien à voir sur la mer étale, seulement un pâle reflet du ciel, un miroir à briser, les lettres dans les mots, le contour d’une main sur la roche, la paume marquée dans la pierre, rien d’autre, tout et son contraire. Il faut écouter les oiseaux, ils tournoient les oiseaux, il faut briser la glace, retrouver les pierres devenues sable, derrière le ciel on tombera.

Ester a continué à marcher comme si de rien n’était. Désormais, elle est prise de remords. Elle est arrêtée sur le trottoir et vacille à chaque coup de vent. Ce serait ridicule de revenir en arrière, mais elle n’arrive plus à avancer, à s’éloigner de cette présence magnétique, de ses deux yeux calcaire. Ce langage obscur lui en rappelle d’autres, toutes ces voix méconnues qui parsèment la Cité, dans les ruelles, les métros, les squares, les églises, au pied des immeubles, dans les asiles, les prisons, dissimulées dans les bois, les parcs, à la périphérie, sous les ponts, les échangeurs, tapies dans des souterrains, dans l’ombre des terrains vagues ; ces voix l’ont toujours fascinée. Elle finit par reprendre sa route. Derrière elle, la femme s’est immédiatement replongée dans son mutisme, se séparant de nouveau du monde des hommes.

Elle arrive avec une dizaine de minutes d’avance dans l’amphi B, comme à son habitude. Le temps de sortir ses mémos et de brancher son ordinateur au vidéoprojecteur. Elle aime avoir ce laps de temps pour se réapproprier la salle, mesurer l’écho de sa voix, reprendre la conscience des distances, de son corps dans l’espace. Aujourd’hui, ces rituels lui